

RETROUVER UNE PLACE JUSTE PARMI LE VIVANT

Entretien avec **Jean-Philippe Ibos**
Propos recueillis par **Lisa Pignot**

L'Atelier de Mécanique Générale Contemporaine fabrique un théâtre vif, curieux de l'histoire humaine. Un théâtre de proximité, de la satire et de la critique sociale, qui s'attache autant aux rêves qu'aux préjugés. Avec son *Encyclo des Mécanos*¹, Jean-Philippe Ibos consigne le monde dans le désordre. Il donne à voir et à entendre la façon dont les habitants le racontent. Depuis plusieurs saisons, un nouveau chapitre a été ouvert pour explorer les paradoxes de la relation Homme/Nature. « Comment voulons-nous habiter cette Terre ? », c'est à cette question que s'attelle désormais la compagnie.

***L'Observatoire* – Vous définissez votre compagnie comme « un garage d'expérimentations en mécaniques théâtrales où grincent les écritures d'aujourd'hui ». Qu'est-ce qui grince dans le monde d'aujourd'hui que vous souhaitez faire entendre ?**

Jean-Philippe Ibos – Le travail de la compagnie articule deux mouvements : des créations imaginées par l'équipe artistique autour de textes de commande à des auteurs, et des créations participatives partagées avec les habitants d'un territoire. Dans les deux cas, notre manière de créer s'est structurée au fil des rencontres avec les gens.

Nous avons créé la compagnie, avec l'idée d'explorer les mécaniques humaines, les paradoxes... Tout ce qui a l'air d'aller de soi quand on regarde un groupe humain fonctionner et qui, finalement, révèle quelque chose d'autre dès lors qu'on s'intéresse au langage, aux mots qui ont été choisis. On aime s'amuser à déconstruire et à mettre en scène ces paradoxes. Alors forcément, il y a quelque chose qui finit par grincer... Parfois, on tombe sur des choses difficiles à entendre, ou des choses qu'on n'imaginait pas fonctionner comme ça...

***L'Observatoire* – D'où viennent tous ces thèmes que vous abordez : « la colère », « l'engagement », la « liberté »... Est-ce vous qui les amenez ou est-ce des thèmes que les gens souhaitent traiter ?**

J.-P. I. – C'est un peu les deux. Nous partons d'une question que nous amenons et, en travaillant avec des partenaires – un centre culturel, un centre social, des familles, des enseignants, des guides naturalistes, des structures sur le territoire –, nous éprouvons le sujet avec eux. Nous orientons aussi un peu les choses. C'est justement parce que nous nous sommes beaucoup documentés sur un sujet (en lisant, en rencontrant des experts, des spécialistes) que nous pouvons improviser à partir de ce que nous disent les gens, ce qui les concerne ou ce qui les intéresse.

C'est la manière de se questionner que je cherche à mettre en scène dans cette mécanique. J'essaie d'ouvrir la boîte pour voir comment ça marche, les rouages, etc. Mon père était tourneur-fraiseur et, enfant, je l'ai vu démonter des tas de trucs. J'adorais ça ! Quand il démontait un moteur, il étalait toutes les pièces par terre et je pensais qu'il n'arriverait pas à tout remonter, que ça ne remarquerait jamais. Aujourd'hui encore, à 75 ans,

si son aspirateur tombe en panne, il démonte l'aspirateur ! On ne sait jamais... pour voir. C'est une philosophie que j'essaie de m'appliquer : on ne jette pas un truc qui ne marche plus, on le démonte et on regarde dedans. On peut choisir de jeter une relation qui ne marche pas, ou bien chercher à comprendre ce qui dysfonctionne. Et c'est pareil avec beaucoup d'autres choses. À la compagnie, quand on « ouvre » des thèmes de travail avec l'équipe de création, avec un groupe d'habitants, d'enfants ou de lycéens, on essaie de tirer tous les fils. Et, au bout d'un moment, après avoir démonté tout le moteur, après l'avoir étalé par terre, que chacun en a un bout entre les mains, on se dit « comment va-t-on remonter ça ensemble ? ».

***L'Observatoire* – Votre compagnie développe un théâtre de proximité, notamment en collectant la parole des habitants et en les invitant à participer à une création collective ainsi que vous venez de l'évoquer. Qu'est-ce qui motive cette préoccupation à faire résonner une parole citoyenne ?**

J.-P. I. – Quand on dit que l'on va écouter les gens, il faut vraiment les écouter... Il faut accepter d'entendre des choses éloignées de



Photo : © DandyManchot

"L'Encyclo des Mecanos" par l'Atelier de Mécanique Générale Contemporaine. Commanderie de Vaour le 09 avril 2016.

soi – sur le plan des idées, des valeurs par exemple – ou difficiles – ce qui a trait à la souffrance, à la douleur –, et c'est parfois compliqué. Il faut prendre le temps de l'écoute avant d'opérer une transformation vers la proposition artistique finale. Beaucoup de gens éprouvent de la difficulté à prendre une place, à être le porte-parole d'un groupe ou d'une génération (les enfants surtout). C'est exactement là que se situe la question de l'engagement, de la parole citoyenne. Qu'est-ce qui fait que l'on va se sentir légitime à se lever et à prendre cette place ? C'est ce que nous mettons au travail dans nos spectacles et dans le travail d'accompagnement artistique et culturel avec des créations collectives.

Quel que soit le sujet, on remet systématiquement en question notre engagement, son utilité, la naïveté de ce que l'on pense (par exemple l'idée qu'on puisse changer des choses...) : pourquoi je m'engage ? comment je fais ? est-ce que j'y parviens ? est-ce que ça sert à quelque chose ?

L'Observatoire – Perec disait que « derrière toute utopie, il y a un grand dessein taxinomique ». Partagez-vous cette idée qu'il faut classer le monde pour le comprendre ? Est-ce l'un des objectifs de L'Encyclo des Mécanos que vous avez imaginée ?

J.-P. I. – Encore un paradoxe ! Notre *Encyclo des Mécanos*, c'est au contraire cette idée que l'on ne peut pas parvenir à classer le monde, à classer les choses. On n'en voit jamais le bout du classement du vivant, de sa mise en boîte ou en vitrine. Il y a cette idée que le vivant échappe à notre propre volonté de vouloir faire tenir une explication du monde par la pensée.

Quand nous arrivons avec notre *Encyclo*, nous commençons par des ateliers de parole et d'écriture où nous faisons énormément de listes. Des pages et des pages de listes ! Ensuite, on les travaille, on les relit, on met du rythme, de la musique. Et, pour finir, on se met en chœur. Ce sont alors dix ou quinze

personnes qui viennent raconter sur scène quelque chose du monde avec de simples listes, et ça devient tout à coup très théâtral. Ce sont des bouffées de sens. Les gens comprennent très vite qu'il s'agit de trouver ensemble le courage que l'on n'aurait pas tout seul. C'est ce que l'on a appelé, dans l'éducation populaire, l'émancipation de l'individu par le groupe : comment croire à sa parole au point d'avoir envie de la transmettre ? Quand ça marche, je trouve que c'est vraiment très beau. Il y a quelque chose de très joyeux ! D'assez drôle souvent. Même des sujets graves comme l'état de la planète ou la souffrance au travail, on finit par en rire. On rit et on s'arrête en se disant « mince, on rit ! ». En même temps, chacun sait que nous n'avons pas fait que ça. On a tous bien senti la gravité de la chose. Ce que nous partageons, c'est le fait d'être vivants autour de ces sujets. La question de l'engagement est au travail tout de suite, de façon quasi mécanique.

Quand nous faisons des restitutions publiques de ces paroles collectées – nos *Cabarets des encyclopédistes* – nous y mêlons aussi des temps de débat, des interventions de spécialistes. Nous cherchons à présenter des niveaux de conscience différents. Une conscience parfois très empirique basée sur le vécu, la compréhension d'une situation par les personnes, et une connaissance plus scientifique ou documentée du sujet. Mais l'idée d'ensemble de *L'Encyclo*, c'est de pouvoir restituer et transmettre cette matière. Son but est de raconter le monde, mais pas de n'importe quelle façon. Plutôt que de sensibiliser les gens à notre façon de parler, on choisit de leur demander comment eux ont envie de parler de tel sujet, comment ils le ressentent. « Comment racontez-vous ce monde ? » *L'Encyclo des Mécanos*, c'est donc cette forme de dramaturgie partagée où l'on essaie ensemble de raconter quelque chose et de se raconter soi-même.

Sur scène, l'esthétique de *L'Encyclo* se rapproche de la forme du cabaret : il y a un peu de musique, des séquences théâtralisées très courtes, la lecture d'extraits de textes un peu complexes et pointus, philosophiques ou sociologiques. Mais, grâce à la multiplicité des couleurs que l'on amène, la forme devient très vite ouverte à des publics très divers.

Tout cela est ensuite largement partagé. Notre *Encyclo des Mécanos*, c'est une encyclopédie mise en scène et mise en ligne aussi sous la forme d'une arborescence de près de 150 courts films – dont la moitié sont consacrés aux relations paradoxales de l'homme et de son environnement...

L'Observatoire – Le rapport de l'humain à la nature, le changement climatique, la survie des espèces... tiennent-ils une place importante dans votre travail ?

J.-P. I. – On travaille ces sujets depuis plusieurs années. On propose notamment des conférences-spectacles où l'on mélange le savoir de l'expert avec

des collectages. Par exemple : « Et vous, le réchauffement climatique, ça vous fait quoi ? », avec une sociologue géographe, Myriam Hilbert. C'est une conférence à deux voix qui donne quelque chose d'assez joyeux et d'inattendu.

Depuis quelques mois, nous développons une nouvelle aventure de territoire. Avec le Parc naturel régional des Landes de Gascogne, l'Iddac, les directions Culture et Environnement du département de la Gironde et la Drac Nouvelle-Aquitaine, nous commençons une résidence Art-Nature au Domaine de Certes et Graveyron à Audenge. Il s'agit d'un espace naturel.

Le principe est de tisser des temps de présence – consacrés à la rencontre avec les habitants – et des temps de résidence d'écriture, puis de répétition, du prochain spectacle de la compagnie. Ce spectacle, *Une poignée de Terre*², est prévu pour être joué sous le ciel étoilé devant des spectateurs réunis comme à une veillée... C'est une exploration de nos manières d'habiter la Terre... Au travers de séquences sensibles, poétiques ou ironiques, nous tentons de raconter les hommes et leur incommensurable ego. Nous parlons de l'urgence de reprendre contact avec le sol ! Nous célébrons aussi la surprise sans cesse renouvelée devant l'organisation du vivant, la résilience tranquille de la nature... Une perspective douce et lumineuse pour l'avenir.

Notre présence artistique est imaginée en coconstruction, comme l'on dit. La durée – plus de deux saisons – permettra de laisser jouer à fond la mécanique d'infusion dans le territoire : les temps passés avec les équipes des espaces naturels sensibles, les scientifiques, les voisins, les élèves, les Maisons de la solidarité, les centres sociaux – sur leur terrain, et en retour les invitations à s'aventurer sur le nôtre... Dans le contexte actuel de distance sociale imposée, de confinement et autres couvre-feux, chacun peut apprécier à quel point ces échanges sont, plus que jamais, des « commerces » essentiels...

Nous privilégions l'aspect engagé, festif et joyeux de ces actions... Les fêtes avec les habitants, c'est très important ça !

On veut laisser se produire les mises en mouvement qu'un projet partagé, participatif, peut susciter... En somme, comment participer à la relecture et la transformation de ce monde en se mettant en mouvement avec les forces vives d'un territoire ?

L'Observatoire – Comment abordez-vous ces questions dans le projet Mars, Planète B que vous menez actuellement ?

J.-P. I. – *Mars, Planète B. Comment voulons-nous habiter la Terre ?*, c'est la deuxième jambe du projet de résidence, la création participative. Le point de départ est une fiction assez décalée : « *La Terre est foutue, colonisons Mars ! Une poignée d'habitants tente de mettre sur pied l'expédition "Mars pour Tous" en prenant de court les agences spatiales des grandes puissances mondiales. Ils décident de développer leur propre mission (parallèle) d'implantation d'une colonie humaine sur Mars* ». Le propos sous-jacent à cette fuite sur une planète bis, c'est l'obsolescence programmée de la Terre. On jette cette planète et on va en chercher une autre. On est dans le geste consumériste le plus abouti !

Ici, c'est surtout le sous-titre qui m'intéresse : « *Comment voulons-nous habiter la Terre ?* ». Mars n'est qu'une fausse piste, une blague. Quand je viens discuter de cette fiction avec les enfants d'une école ou des collégiens, très vite, ils me disent « mais vous êtes fou monsieur ! » Et après quelques rencontres où l'on mêle détournements artistiques et savoirs scientifiques, les jeunes se repositionnent par rapport à une surconsommation de la planète, à l'exploitation du vivant, de la nature, à nos errements de supers prédateurs. On réinterroge le réel à travers la fiction. Quelque chose comme du bon sens apparaît : « À quoi ça ressemblerait de respirer, de boire ou de manger sur Mars ?

On serait de toute façon condamné à vivre dans une bulle... ». C'est une façon d'écrire le monde d'aujourd'hui. Sans la fiction, toutes ces restitutions ne seraient pas différentes d'une chaîne d'info en continu.

L'Observatoire – Comment les jeunes avec qui vous travaillez sur ce thème abordent-ils cette transformation du monde qui, à bien des égards, est particulièrement anxiogène pour eux ?

J.-P. I. – Les jeunes, on leur met tout sur le dos et on leur dit « débrouillez-vous ! réparez-nous tout ça... ». Voilà ce qui est anxiogène. Ils peuvent être très seuls avec ces injonctions d'arranger ce que leurs aînés ont contribué à abîmer. Alors, quand on se retrouve en atelier, là encore, on démonte tout : comment les choses sont racontées, avec quels mots,

etc. ? Ils parlent avec leurs camarades, ils ont d'autres discours adultes face à eux, notamment leurs enseignants qu'ils entendent parler du sujet autrement. La parole se déplace. Pouvoir parler, débattre, c'est une manière de se mettre en action, d'éloigner ou de transformer une angoisse qui est souvent liée à un sentiment d'impuissance, chez l'enfant comme chez l'adulte. On parle beaucoup de la peur, de ce qui nous empêche. On déconstruit cette impuissance. Alors ils réalisent qu'ils ne sont pas tous seuls avec ce qui est anxiogène. Ils ne sont plus les jouets de la situation, ils sont acteurs. C'est la base de l'émancipation, de la construction d'un individu.

La nature emporte toujours l'adhésion ! Lorsque l'on fait une séance en forêt avec des animateurs naturalistes, que l'on se balade en canoë sur la rivière... la nature se rapproche. Il n'est plus

nécessaire d'expliquer pourquoi il est idiot de chercher à s'installer sur Mars. Le propos s'inverse de lui-même... C'est assez simple mais ça fait beaucoup de bien.

Dans le jardin à côté de chez nous, si l'on regarde bien, il y a de quoi se faire une excellente ratatouille... La bataille pourrait être gagnée contre les solutions hyper-technologiques ou le fantasme de changer de planète, contre nos habitudes de consommation de tout, contre nos égoïsmes, nos paradoxes, si l'on retrouvait une forme d'humilité, une place juste parmi le vivant.

Entretien avec **Jean-Philippe Ibos**

Auteur, comédien, metteur en scène,

Compagnie L'Atelier de Mécanique Générale Contemporaine

Propos recueillis par **Lisa Pignot**

Rédactrice en chef

Retrouver une place juste parmi le vivant

NOTES

1- encyclodesmecanos.org

2- *Une Poignée de Terre*, texte de Jean-Philippe Ibos, musique de Tony Leite (spectacle créé en mai 2021 au Domaine de Certes à Audenge en Gironde).